

NOËL SANTON

Portrait d'une artiste saintongeaise libre

TEXTE COMPLET



Ce document n'est que le texte à imprimer, sans aucune image, d'une publication richement illustrée et commentée. Pour retrouver le contenu de ce document dans son contexte d'origine, cliquez sur le lien suivant :

<http://alienor.org/publications/noel-santon-femme-libre/index.php>

Introduction

Noël Santon est une femme et une artiste qui ne laisse pas indifférent... Elle a marqué la mémoire de ses témoins directs ou indirects et retient la curiosité et l'intérêt de quiconque se penche encore aujourd'hui sur son histoire. Personnalité complexe, femme anticonformiste, personnage singulier d'une époque agitée, elle renvoie une image relativement insaisissable, énigmatique, qui a suscité et suscite encore de nombreux fantasmes. Car Noël Santon évoque tout à la fois l'affranchie, la garçonne exaltante et la marginale, l'acariâtre solitaire...

Le décor est planté et l'intrigue est posée. Rapporter le récit de la vie de Noël Santon, c'est donc consentir à l'existence d'une part persistante d'interprétation.

Assumant résolument cette subjectivité, le parcours de l'exposition propose au visiteur une double lecture, scientifique et artistique. Il met en scène son personnage principal en trois actes comme une héroïne de pièce de théâtre, tout en poursuivant un enjeu partagé par l'un de ses pairs littéraires, celui de « *parler raisonnablement de cette grande raisonnable* » (Rachilde, 1935).

La saintongeaise

« *Elle habita comme la belle au bois dormant, une vaste maison silencieuse parmi les arbres sombres et les herbages frais d'une campagne un peu sauvage* »
Rachilde, *Femme de Lettres*, 1935.

Noëlla Le Guiastrenec est née le 23 mai 1900 dans une commune voisine de Saint-Jean d'Angély, à Saint-Julien-de-l'Escap.

Elle grandit et s'épanouit davantage au contact de la nature qu'au côtoiement des manuels scolaires, adoptant une forme d'éducation autonome et plutôt solitaire. Le certificat d'études primaires en poche, elle quitte les

bancs de l'école pour rejoindre l'ombrage des peupliers du parc du logis familial, *Le Bois-vert*, et la quiétude des eaux de la Boutonne sur lesquelles elle se laisse dériver à bord de sa barque fétiche, *L'Oiseau bleu*.

C'est dans cet environnement propice à la contemplation et à l'évasion que s'éveille la sensibilité poétique et littéraire de Noëlla Le Guiastrenec, devenue désormais Noël Santon.

Le pseudonyme que Noël Santon s'est choisi témoigne de son profond attachement à la terre, au sens géographique comme au sens paysager du terme, où sa famille, d'origine bretonne, a élu domicile.

Les paysages de la Saintonge qu'elle affectionne tout particulièrement constituent une source d'inspiration intarissable comme l'illustre son recueil de poèmes *Fumées*, véritable ode à la campagne paisible et rassurante, publié en 1924.

La femme de lettres

Mais c'est également à la vie de la cité et à son patrimoine historique et culturel auxquels est attachée Noël Santon, et elle leur consacre une part considérable de son activité et de son œuvre, plus assidûment encore vers la fin de sa vie.

« Elle goûtait intensément tout ce qui pouvait la rattacher au passé »
Paul Barbraud, Élu municipal de Saint-Jean d'Angély.

Animée par le goût de la recherche et l'étude des archives, elle entreprend la rédaction de fictions historiques et d'essais à caractère documentaire dont les intrigues et les sujets ont en commun de toujours s'ancrer sur le territoire saintongeais.

Ces textes sont régulièrement publiés sous forme de chroniques fractionnées en plusieurs épisodes dans les journaux locaux, dans *L'Angérien Libre* pour lequel elle travaille comme correspondante de presse depuis sa première parution en 1944, et dans les revues régionalistes auxquelles elle collabore très largement, *Le Subiet* et *Les Cahiers de l'Ouest*.

La rigueur scientifique de son travail documentaire et le souci constant porté à l'exactitude historique de ses propos ont conduit certains de ses contemporains à lui attribuer le statut d'historiographe de Saint-Jean d'Angély.

Le modèle le plus abouti de cette entreprise se manifeste probablement à travers le récit de l'affaire de l'assassinat du Prince de Condé, *Les Cavaliers de la Teste Noyre*, son dernier roman, publié à partir de 1957, et qui donne à voir une reconstitution fidèle et détaillée de la cité angérienne de la fin du 16^{ème} siècle.

Noël Santon est une artiste complète.

Dessinatrice, aquarelliste, violoniste, ce sont en particulier ses talents dans le domaine de la gravure sur bois qui la singularisent et auxquels elle est plus immédiatement associée. La trace de ces œuvres de bois gravé a été conservée grâce à leur impression comme illustrations dans différentes publications. Mais Noël Santon reste avant tout autre titre une femme de Lettres, dans l'acception la plus large du terme.

« Ses contes, ses poèmes, ses essais, ont fait de Noël Santon un écrivain d'une rare activité »
Paul Mourousy, *Homme de Lettres*, 1935.

À l'âge de 15 ans, elle écrit ce qui est probablement son premier roman, un texte manuscrit et illustré par ses soins, intitulé *Simple roman* et dont il n'existerait qu'un exemplaire.

Animée par une passion fervente et une forte détermination, elle entreprend, en 1920, la création dans son intégralité, de la rédaction à l'impression, et par ses propres moyens techniques, d'une revue littéraire qu'elle baptise *L'Oiseau bleu*.

Sa première reconnaissance dans le milieu littéraire se concrétise grâce à la publication d'un roman sentimental, *La lampe merveilleuse*, récompensé par le Prix des *éditions du Fleuve* en 1925. Trois ans plus

tard, à l'âge de 28 ans, c'est la consécration pour la romancière : son récit fantastique *La Chienne de mer* paraît dans la célèbre revue littéraire *Le Mercure de France* sous le titre *L'Océanide*.

Mais vivre de sa plume reste du domaine du fantasme pour Noël Santon. Les distinctions et les hommages éditoriaux ne lui garantissent pas pour autant le confort matériel nécessaire. Pour assurer le quotidien, elle diversifie son activité littéraire, vulgarise son écriture et produit à la demande des romans populaires en masse sous couvert de nouveaux pseudonymes, dont ceux de Noël de Guy et de Julien Lescap, pour différencier sa production « alimentaire » de son œuvre littéraire.

La précarité de sa situation s'aggrave encore durant la période de l'occupation allemande et de l'immédiat après-guerre. Noël Santon a quitté Saint-Julien-de-l'Escap et son domaine dès 1935, suite au décès de sa mère, pour s'installer et mener une existence modeste et discrète à Saint-Jean d'Angély. Ce n'est qu'en octobre 1953, en acceptant les fonctions d'archiviste-bibliothécaire de Saint-Jean d'Angély que Noël Santon sort véritablement du dénuement et renoue enfin avec l'enthousiasme et le dynamisme qui la caractérisent. Elle emménage alors au rez-de-chaussée de la bibliothèque, située au 15 rue d'Aguesseau, face à la cour du cloître de l'abbaye, et se livre au classement rigoureux des ouvrages, à la remise en état minutieuse des reliures et à l'étude passionnée du fonds des archives. C'est cet environnement riche de sources patrimoniales plus ou moins inédites qui l'inspire et nourrit l'écriture de ses derniers romans historiques.

« *Corymbe, œuvre de Noël Santon, est un enfant qui a demandé à sa mère beaucoup de travail, de soins, de peines* »

Guy de Pompery, Homme de Lettres, 1935.

Poète, romancière, essayiste, Noël Santon s'adonne à une carrière d'auteure foisonnante. Pour autant, c'est grâce à la création d'une revue littéraire qu'elle baptise *Corymbe* que s'accomplit vraisemblablement l'œuvre la plus remarquable de son parcours de femme de Lettres : une aventure éditoriale à laquelle elle se consacre durant neuf années, de 1931 à 1940.

Cette réalisation propulse Noël Santon, la saintongeaise adepte de la sérénité de sa campagne, au cœur de l'effervescence culturelle de son époque, celle de l'Entre-deux-guerres, qui se caractérise par un renouveau artistique radical dicté par une aspiration profonde à la liberté d'expression et dont le mouvement surréaliste en est une des manifestations les plus symptomatiques.

C'est donc dans ce contexte culturel d'avant-garde que naît, en juillet 1931, bien loin de l'ébullition de la capitale, derrière les murs du logis du Bois-vert, imprimé de façon artisanale sous presse manuelle par son auteure, le premier numéro des cahiers littéraires de la revue *Corymbe*. Le titre de cette publication, référence au nom donné à une disposition horizontale de fleurs sur leur tige, et le symbole graphique associé, une fleur d'hortensia et une branche de sorbier entrelacés, reflètent le goût affirmé de Noël Santon pour la botanique.

« *Il importe moins de publier que de publier de bonnes choses* »

Noël Santon, 1931.

L'entreprise éditoriale *Corymbe* s'emploie à la publication de cahiers littéraires bimestriels, enrichie à partir de septembre 1936 de la parution de cahiers poétiques, qui rassemblent des corpus de textes aux provenances multiples. Elle se consacre également à l'édition d'œuvres intégrales parues sous les collections *Le Lierre d'argent* et *Le Sorbier* et qui représente un catalogue d'environ 120 titres. L'ensemble de ces publications est illustré de nombreuses œuvres de bois gravé signées Noël Santon.

« *Absolument indépendante, Corymbe est parfaitement éclectique* »

Guy de Pompery, Homme de Lettres, 1935.

La ligne éditoriale de *Corymbe* se définit fondamentalement à travers deux exigences littéraires : le caractère inédit des textes publiés et l'absence de contraintes vis-à-vis de la liberté d'expression des auteurs associés. Ces orientations donnent lieu à une publication originale et riche, où se côtoient d'éminents écrivains contemporains, à l'instar de Jean Giono (1895-1970), et des auteurs méconnus, notamment régionaux. La revue *Corymbe* s'érige ainsi en marqueur culturel de son époque, témoin d'un paysage littéraire élargi des années 1930.

Faisant écho aux aspirations culturelles de son temps, au goût pour l'inventivité des formes et des sujets d'expression et pour la confrontation des idées, la revue reçoit un accueil bienveillant dans le milieu intellectuel de l'époque, reconnue par des personnalités influentes de la vie littéraire, dont Rachilde (1860-1953), fondatrice de la revue *Le Mercure de France*.

Le succès de la revue *Corymbe* ne cesse de s'amplifier au fil des années. Les bureaux de la rédaction siègent à Paris tandis que Noël Santon conserve la direction de la publication et coordonne l'intégralité du programme depuis Saint-Jean d'Angély. Son retentissement est tel que la revue s'exporte au-delà des frontières grâce à la collaboration de correspondants étrangers installés en Espagne, aux États-Unis, au Soudan, en Roumanie, en Suisse, au Sénégal, etc.

Cependant, la Seconde Guerre mondiale éclate et avec elle la fin des idéaux de liberté intellectuelle : les temps ne sont plus à la création littéraire. Face à l'oppression que représente l'occupation allemande pour ses activités, Noël Santon est contrainte de renoncer à la parution de la revue *Corymbe*.

La femme libre

« Choisir, voilà le verbe qui lui convient le mieux »
Guy de Pompery, *Homme de Lettres*, 1935.

Profondément éprise de liberté, Noël Santon semble avoir cherché durant toute son existence à échapper aux carcans de la vie ordinaire, que ce soit dans le cadre artistique de sa carrière publique ou dans le cadre social de sa vie privée.

Aussi, l'épisode de l'occupation allemande à Saint-Jean d'Angély, de juin 1940 à septembre 1944, constitue-t-il pour elle un événement particulièrement douloureux, entravant sa liberté physique et intellectuelle, provoquant « *l'ulcération de son âme libre* » (Paul Barbraud, 1958), et suscitant chez l'auteure le besoin d'écrire au jour le jour pour témoigner ; une production littéraire riche qui se révélera à l'issue du conflit.

C'est sous la forme de notes descriptives, à la manière d'un journal, que Noël Santon relate le quotidien de l'Occupation à Saint-Jean d'Angély. Exposé des événements historiques, récit d'anecdotes, considérations et réflexions personnelles sur la consternation provoquée par la situation, le témoignage rapporté par Noël Santon dresse un tableau complet de la vie de la cité à cette période et constitue à ce titre une source documentaire remarquable. Ces chroniques sont réunies dans un ouvrage illustré d'œuvres de bois gravés et publiées en 1947 sous le titre *Saint-Jean sous la botte*.

Noël Santon vit ces quatre années d'Occupation dans l'isolement et la prostration, ressassant un insupportable sentiment d'impuissance. Elle se livre à des actes de sédition plus symboliques que véritablement politiques. Au moment où les arrestations s'intensifiaient à Saint-Jean d'Angély, elle aurait enseveli ses cahiers de notes littéraires et ne les aurait déterrés qu'au départ de l'occupant, le 3 septembre 1944. Dans ses notes rassemblées sous le titre *Des heures qu'on n'oublie pas*, elle témoigne de sa désobéissance à l'état de couvre-feu imposé dans la cité : « [...] je ne pus me résoudre à cet emprisonnement du soir. Fréquemment, au moins quatre ou cinq fois par semaine, je sortis de chez moi pour aller chez des amis entendre la radio [...] devant la petite lumière du poste, nous écoutions les nouvelles de France transmises par l'étranger. »

Enfreindre les règles, fuir les convenances et se moquer des usages, telles sont les lignes de conduite qui forgent en partie la personnalité de Noël Santon. Elle adopte en effet un style de vie plutôt à la marge des mœurs encore solidement ancrées dans la société saintongeaise de la première moitié du 20^{ème} siècle et suscite chez ses contemporains critique et curiosité mêlées. On ne lui connaît ni mari, ni enfant. Une image anticonformiste qu'elle aime à entretenir. Active et indépendante, elle fume et conduit une automobile puis un scooter, porte les cheveux courts et le pantalon, à la manière des « garçonnnes », phénomène très en vogue dans le milieu intellectuel parisien de l'Entre-deux-guerres.

« Dans une langue mâle et serrée, énergique et riche, on soupçonne bien une harmonie toute féminine, d'un équilibre gracieux et solide »

Jacques Guéritat, Homme de Lettres, 1935.

Revendiquant publiquement son statut de femme émancipée, son image de « Coco Chanel de la Saintonge », Noël Santon cultive pour autant le mystère sur bien des aspects de sa vie privée et en particulier affective. C'est probablement à travers l'analyse de son œuvre littéraire que filtrent certains éléments de sa personnalité. Manifestement préoccupée par les questions de genre, elle consacre deux essais à deux figures féminines emblématiques de ces sujets de société, Rachilde, auteure controversée du retentissant roman *Monsieur Vénus*, et Claude Chauvière (1885-1939), assistante de la célèbre romancière Colette (1873-1954).

Au-delà même du pseudonyme qu'elle s'est choisi, Noël Santon entretient sans doute volontairement une certaine ambiguïté. Cette part d'ombre exprime vraisemblablement la manifestation d'une quête de soi à laquelle elle tente de donner des réponses par ses œuvres. « C'est que Noël Santon, d'une manière impersonnelle, se cherche elle-même [...]. Elle tente de s'offrir plus de lumière, plus de confiance, plus de sérénité » écrit Jacques Guéritat dans une analyse de l'essai de Noël Santon consacré à Claude Chauvière.

Cette démarche de recherche d'identité transparait également à travers les lignes d'une esquisse de roman au titre suggestif, *Que faire de ma vie ?*, qui met en scène une héroïne, Alberte Delval, aux traits curieusement ressemblants à ceux de son auteure... Ces notes tapées à la machine dévoileraient-elles une tentative détournée d'autobiographie ? Le roman n'a semble-t-il jamais été publié, ne levant pas le voile sur certains mystères qui enveloppent Noël Santon et qui subsistent donc encore aujourd'hui...

L'exposition au musée de Saint-Jean d'Angély

Par Emmanuelle Marquis, scénographe de l'exposition

La volonté était de respecter au plus près l'identité et l'intégrité de Noël Santon qui conserve des zones d'ombres importantes sur sa vie et son œuvre.

Partant de ce constat, j'ai cherché la façon de pouvoir rendre perceptible cette personnalité secrète et élégante. Est née alors l'idée d'une scénographie épurée, fragmentaire, et symboliste, comme ses poèmes : des instantanés sur ce qui l'animait et l'entourait.

Les couleurs ont été choisies pour leur association à une époque : l'éventail art déco de l'entrée, le blanc « blond » des pierres saintongeaises, le rouge bordeaux des années 30, les déclinaisons de gris et noirs en hommage aux films expressionnistes.

Ainsi la première partie respecte l'architecture saintongeaise plus sous la forme d'une évocation que d'une restitution fidèle tel un « souvenir ». Seuls subsistent la grille, la barque, le lierre d'argent, les chaises de jardin. C'est une rêverie dans son jardin, une invitation dans son monde.

La deuxième partie nous convie à franchir le seuil de sa porte : nous sommes dans son « antre » sa maison et son lieu de création. Un lieu fragmenté par des morceaux de papier peint à fleurs qu'elle affectionnait, pas d'objet personnel tant elle était tout à ses créations : un vieux bureau qui occupe tout l'espace, et un meuble hybride mi bibliothèque mi meuble d'imprimerie conçu pour l'exposition.

La troisième partie est un collage de toute sa vie, de la lumière à la solitude, de ses engagements de femme libre, d'où des collages de vieux journaux *L'Angérien*, et un scooter-Puzzle à dimensions réduites. Des vidéos sont installées dans chaque salle, telles des éclairs de vitalité se coulant dans les décors.

Installation d'Emmanuelle Marquis : « À qui ai-je l'honneur »

Parce qu'on a tous eu un jour envie de s'imaginer la vie des autres et que les objets tiennent souvent part de mémoire j'ai imaginé ce qu'auraient pu être ses objets, retrouvés dans un grenier et en désordre car personne n'y a plus touché depuis longtemps et les araignées y ont élu demeure. Des faux/vrais témoignages sur elle si mystérieuse et pour qui les langues s'agitent donc forcément...Des lambeaux de voix, de chairs...

Textes de Noël Santon

Nuit sur l'eau

Douceur des nuits sur l'eau qu'aucun souffle ne ride...
Entre les rives, le chemin de cristal noir
Écoule lentement la berceuse fluide
Où trempe, en bleus reflets, le mystère du soir.

Là-bas, le pont de fer s'arrondit comme un porche
Où l'Inconnu guetteur engloutit la clarté.
Les iris ont éteint les jets d'or de leurs torches,
Et les roseaux ont tu leurs soupirs tourmentés.

Dans la vase du bord de vieux crapauds sanglotent...
Les peupliers ont l'air de piliers monstrueux
Soutenant de la nuit le poids mystérieux ;
Et sur les prés frileux des gazes d'argent flottent...

Les étoiles, là haut, princesses de lumière,
Ont jeté leurs bijoux, leurs ors, au flot profond ;
Et l'on voudrait, baisant le front de la rivière,
Penché, tendant les bras comme une prière,
Recueillir ces trésors qui scintillent au fond.

Le Bain

Étends ton corps nerveux dans la fraîcheur liquide !
La nage est douce aux bras qui rament lentement !
Ce coin de la rivière est piscine limpide,
Et lutter contre l'onde est un plaisir d'amant.

Les cyprins irisés piquent les jambes molles.
Plus loin la vase dort ; les algues aux doigts verts
Enlacent l'imprudent sur des gouffres ouverts...
Et la nuit se blottit, bleuâtre, sous les saules.

Mais ici la clarté mousse en gerbes d'écume !
Les fleurs jettent dans l'eau des rayons violets.
C'est tiède et caressant ainsi qu'un bain de lait ;
Les feuilles ont du ciel et le vent se parfume.

Saveur des flots légers et des roseaux craquants !
Le pied fouille la tourbe en écartant les « rouches » ;
La main coupe le fil livide du courant,
Et l'on a le goût frais du poisson sur la bouche.

Puis, voici l'heure où, las de brûler les nuages,
Quittant dans un brouillard son vaste peignoir bleu,
Vient plonger dans le ru son visage de feu
Le dieu qui prend son bain depuis l'aube des âges.

**Rouche est un terme saintongeais désignant le carex, plante de la famille de cypéracées que l'on trouve dans les zones humides.*

Barque

Le reflet de la lune a balancé la barque
Dans les parfums vanillés du soir glacé de bleu,
Et le Songe, oscillant du bonheur qu'il enflamme
Caresse d'un pied nu l'eau qui soupire un peu.

Long flottement d'étoile entre deux fraîcheurs sombres...
Ciel de l'eau... lac du ciel... Ô cœur : rythme éternel !
Scintillements : baisers jetés... Errantes ombres...
Lente mouvance d'eau, de feuillage, de ciel.

Notre léger bateau dérive au fil de l'onde
En un balancement de rêves qui s'en vont.
Tout oscille : les prés, les joncs, la lune blonde.

Et nous songeons, grisés par la magique ronde,
À tout ce que contient de vaste, de profond,
Ce mouvement très lent semblant bercer le monde.

Dans l'herbe

Le rêve qui m'allonge au creux d'une prairie
A la verte saveur des herbages flottants.
Sur mon front, à travers une touffe fleurie
Luit le ciel, le beau ciel amoureux du printemps.

Je vois le clair contour de ma campagne heureuse,
Cirque de jade où coule un calme moiré d'or ;
Vieux moulins penchés sur la rivière frôleuse ;
Grands arbres caressant le clocher qui s'endort.

Les bruits sourds du chemin, les roulements grondeurs
Se reculent, au loin, chassés par le silence.
Ici la vie atteint aux pures profondeurs :
Simplicité d'amour, divine confiance.

Je sens tous les frissons du sol, du pré, du bois,
Dans un fourmillement d'existences secrètes ;
Et quand je me relève, à fleur d'herbe, je vois
Sous la bouche du vent aux voluptés discrètes

Onduler un lac blanc et or de pâquerettes.

Mon Pays

Mon pays, je reviens m'enivrer de tes rêves
Simples et consolants comme un baume d'azur.
Il fait doux... En mon sang vont remonter tes sèves
Et mes mains vont pouvoir baigner dans ton flot pur.

Un insecte d'argent bourdonne... C'est la vie
Qui passe, ailée, ardente, au dessus du sol roux :
La vie, ivre d'espace et de clarté fleurie,
Dans un murmure immense, à la fois grave et doux.

Le sol chante... il fait beau... Le feuillage caresse
Le vent, et l'emprisonne en ses doigts musicaux.
Les collines, au loin, se gonflent de tendresse,
Et la lumière vibre aux flèches des oiseaux.

Un lézard mordoré gît sur la pierre chaude
Écrasé par le poids brûlant de la clarté.
Le zigzag velouté d'un papillon qui rôde
Semble un désir errant sur le sein de l'Été,

Il fait beau, dans tes bras, mon pays plein de rêves...
Mon exil se dissipe au creux de ta douceur.
Et je veux, pour sentir mieux remonter tes sèves,
Boire à ton ruisseau frais comme on aspire un cœur.

La menthe

Ruisseau, grands prés, sentiers, vallon ou marécage,
Tout en senteurs, parfums, comme tout est chanson.
Mais la plus douce odeur, de la berge au buisson,
Est l'arôme léger de la menthe sauvage.

Elle flotte dans l'air comme un subtil frisson,
Rêve sur l'onde rose et rame dans l'herbage,
S'enivre de soleil et fraîchit sous l'ombrage,
Et pénètre avec vous jusqu'en votre maison.

Après un jour rougi d'écrasante chaleur,
Tout se dilate et sent : l'eau, la mûre, la fleur !
La campagne fumante est une cassolette.

La menthe emplit l'azur de son âme fluette,
Si vive, si tenace et si tendre à la fois,
Que le pêcheur, rentré dans sa demeure quiète,
Peut sentir la rivière en respirant ses doigts.

Bateaux

Les bateaux endormis s'égrènent sur la rive,
Le nez dans les roseaux, accolés aux lavoirs,
Attendant l'heure glauque et propice des soirs
Où le pêcheur les fait glisser d'une main vive.
La toue, énorme et noire, offre un dos de baleine...
De lourds baquets, poussifs, sont presque submergés ;
...Amas de bois pourri, de goudrons écaillés,
Des épaves, au fond, se devinent à peine.

Les bateaux sont les gros poissons de la rivière.
Un canot, blanc et bleu, semble un sequin d'argent ;
Un autre, rouge et vert, un squalo au ton changeant ;
La périssière semble un dard prêt à la guerre...

Quand l'ombre vient, les chemins d'eau glissent sous eux.
Ils savent les secrets des souches et des arbres ;
Les pêches, les affuts et les profonds silences,
La claire promenade aux milles aimables jeux.

La pagaie ou la gaffe avec vigueur les pousse...
Ils découvrent prés verts, ponts noirs, ciels de satin ;
Des lis d'eau, des fruits bleus, des rayons sur la mousse ;
L'Aventure enivrante au fil d'or du destin !

- Le bateau c'est un rêve errant sur une eau douce.

Douceur...

Douceur du soir épandue sur la plaine
En vagues de clarté qui meurent
une à une...

Du rose sur un toit...du bleu sur un clocher...
Un peu d'or sur un front ardent qui s'est penché
Sous une caresse...

La lumière s'endort aux paupières du ciel
Comme un sourire aux yeux d'un tout petit...
C'est l'heure
Où les fleurs de grisaille, les roses grises, éclosent, et tombent
Lentement
sous les doigts de la brise.

C'est l'heure
Où tout s'apaise...

Les couleurs, les frissons,
Le choc lourd des outils, les ailes aux buissons,
La prière des cloches envolées vers l'azur,
Les pas des vagabonds rentrés dans les mesures...

Seuls vivent des baisers, - des douleurs, - ou des rêves...

Douceur du soir berçant l'immense grève
Du monde !
Douceur du grand silence qui s'élargit
en ondes
Jusqu'à l'infini de l'espace et des pensées !
Douceur de l'effort accompli, - sur le champ
Offrant au vent d'espoir ses cheveux frémissants, -
Sur l'usine essuyant son front noirci dans l'ombre, -
Sur tous ceux qui s'en vont, lourds d'avoir besogné
Et boivent l'air du soir pour se purifier...

Douceur sur tous les fronts, - sur toutes les mains lasses
D'avoir serré leurs cœurs, ou chargé leurs besaces
Douceur... ici où là... dans le soir...

Sur la Vie...

Douceur comme un frisson de plume au bord d'un nid,
Et bénédiction des misères quotidiennes.

Tout s'apaise : endormons nos tristes haines d'hommes
Dans la pitié du soir divin !
Oublions... oublions les pauvres que nous sommes
Pour offrir notre effort au soleil de demain !

Danse de la Terre

Ivresse de vivre, dresse-toi, miraculeuse et nue,
toute tendue vers la lumière.

Étire ta jeune forme bondissante, âme pure et chair
ardente, sur les flammes bleues du ciel !

Tes jambes se sculptent sur l'espoir en fleur des herbes vertes.
Tes veines bleuissent de tout le sang du monde ; Chacune
de tes mains jette un éclatement de pétales vers l'immensité.

Dresse-toi, magnifique ivresse de vivre et de sentir
Vivre la Terre !

Fées

Le plus humble décor a ses charmes, ses fées,
Sa secrète magie et ses fleurs à cueillir.
Et la vieille Boutonne aux douceurs oubliées
A les siennes, aussi, qu'il faut redécouvrir.

Elles dansent, la nuit, en robes de brouillard
Mauve et bleu, caressant la pointe des herbages,
Avec une lueur d'étoile en leur regard
et, sur leurs doigts, l'odeur des framboises sauvages.

Elles chantent, le jour, dans les sentes fleuries
Se baignent sous les pleurs des sautes argentés.

Leurs cheveux laissent des fils d'or sur les prairies,
et, sous leurs pieds, les joncs frémissent, enchantés.

Formes d'amour, clartés de rêves, frêles fées
Des parfums, des reliefs, des chants et des couleurs ;
Âmes des frondaisons, des fleurs, des eaux bercées,
Nous les sentons flotter alentour de nos cœurs

Comme autant de bonheurs aux caresses ailées.

Inconnu

As-tu mal d'être seule en la chambre déserte
Par ce gris crépuscule où le foyer s'éteint ?
Les vitres, sous le froid, sont des glaces sans tain
Derrière quoi s'effile en une lueur verte
Le sinistre brouillard des arbres au lointain.

Le soleil a fini son règne. La nuit pâle
Pose ses mains de glace au front de ta rancœur.
As-tu mal d'être seule, et sans rien dans le cœur
Que les glauques reflets d'une mourante opale
Comme un bijou d'adieu qu'iriserait un pleur ?

As-tu mal d'être ainsi, vide comme une conque
Où bruit l'illusion du vent et de la mer ?
Ce soir est un soir morne et plat, - un soir quelconque
Sans faste, sans reflets de printemps ou d'hiver,
Glissant au ciel ainsi qu'on long rideau de fer.

Mais peut-il t'enfermer dans plus de solitude ?
Rien ne bouge. Tes yeux sont clos. Tes doigts sont las.
Les dieux sont morts, sans doute ; et tu n'entendrais pas
Leur voix grêle, en ton extatique lassitude...

Car il est des instants où le cœur est très bas !

Reste ainsi. Rien ne peut rompre cette harmonie
Mortuaire, du grand silence aux cierges noirs.
Ce n'est qu'un soir, le plus banal entre les soirs,
Où l'on pourrait penser que la route est finie
Tant l'horizon est clos aux plus frêles espoirs.

Pèse encor sur ton front. Alourdis tes paupières.
N'espère plus qu'un pas glissera vers ton seuil !
Roidis-toi longuement, couchée en ton orgueil !
Nuls bras ne se tendraient vers tes vaines prières ;
Et la lune, sur toi, seule, veille d'un œil.

Le néant ! Son ivresse adorable et farouche.
Et la mort imitée avec son calme blanc,
Son étreinte sur un corps qui n'est plus tremblant !
Un voile sur les yeux, une paix sur la bouche...
Agrandis-toi jusqu'aux confins du soir dolent !

Fera-t-il jamais jour ? Le sait-on ? Mais, si l'aube
Dénouant du sommeil cette agrafe de jais,
Sculptait, penché vers la tristesse de ta robe,
Un visage d'amour, consolant, frais,

Relève-toi, très douce, en disant : Je rêvais...

Légende

J'ai commis la folie, -un peu naïve, - et triste,
En ce temps où sont morts les contes d'autrefois
D'imaginer avec mon pauvre cœur d'artiste
Un de ces contes bleus qu'on ne vit qu'une fois.

Un soir, dans la splendeur pâle d'un clair de lune,
Un matin dans l'or clair d'une aube de beauté,
J'ai rêvé qu'une fée errant sur la lagune
Me transportait au sein d'un pays enchanté.

Les arbres bleus avaient des feuilles d'espérance ;
Les oiseaux, ainsi que de petits chantres purs,
Célébraient la douceur, la foi, la confiance ;
Et le lierre enserrait les pierres des vieux murs.

Les papillons volaient comme des songes roses
Sur des fleurs qui s'ouvraient comme des lèvres d'or ;
Un émoi tremblait sur le visage des choses ;
Et la source savait rire et pleurer encor...

Le jour avait un ciel et la nuit des étoiles ;
Un soleil miroitait dans chaque flaque d'eau ;
L'azur était sans brume, et l'âme était sans voiles ;
Et rien ne pouvait être aussi grand, aussi beau

Que le couple divin que nous formions ensemble
Marchant, l'extase au front, sur le bleu du chemin,
Près de l'espoir qui chante et du saule qui tremble,
Cependant qu'un amour nous guidait par la main.

:- :- :- :- :

C'était une folie, - un peu naïve, - et triste,
De croire qu'on pouvait rêver comme autrefois !
Le caillou du sentier n'est plus une améthyste ;
La tendresse en les cœurs n'a plus la même voix.

Les arbres ne sont plus que des branches qu'on coupe !
Baisers et papillons, hélas, sont démodés...
La fleur ne contient plus que du fiel en sa coupe ;
Le lierre est détaché des songes lézardés.

Hélas, quel destin sombre, ou quel morne génie
Éteignit la splendeur du paysage ardent ?
Le conte est défloré... la Légende est finie...
Et rien n'est aussi triste, - en ce soleil couchant, -

Auprès du souvenir de deux âmes ensembles
Que cette ombre marchant, seule sur le chemin,
Près du doute qui pleure et du saule qui tremble
Cependant qu'un regret la guide par la main.

St-Denis, 16 sept 23

Tendresses

Je vous aime. J'ai mal, à force de tendresse...
Mon cerveau plein de vous est ivre de clarté.
Quand je cherche sur vous notre adorable ivresse
Je vous trouve ainsi qu'un jardin gonflé d'été.

Laissez-moi caresser votre front jusqu'à l'âme,

Vos yeux jusqu'aux rayons de l'ultime chaleur !
Je veux rougir vos doigts de pétales de flamme ;
Et je veux caresser votre sein jusqu'au cœur.

Je vous aime. Indicible et splendide folie
Qui court comme un ruisseau palpitant et vermeil,
Au long de votre corps enfiévré qui se plie
Sous l'éblouissement d'un rêve de soleil.

Donnez-moi vos frissons : bourgeons vifs et mouillés !
Dans la coupe d'amour, - image défaillante, -
Baignent les cœurs trop lourds, dans l'amour ciselés,
De trois roses sanglantes.

Sur la route

Viendra-t-Il ? J'attends sur la route...
Je compte les frêles instants.
Viendra-t-Il ?.. J'écoute... j'écoute...
De tout mon cœur, j'attends... j'attends.

Voici la route qu'Il doit suivre :
Elle s'étend jusqu'au lointain.
Les arbres noirs au ciel de cuivre
Font des guipures de satin.

Dans l'air tiède et rêveur qui stagne
Un parfum flotte... Est-ce le sien
Qui va, léger, par la campagne
Afin de m'annoncer qu'Il vient ?

Mon regard scrute toute chose :
Je vois les fleurs du ciel flâner ;
À mes doigts s'effeuille la rose
Que j'apportais pour lui donner.

Viendra-t-Il ? J'écoute... j'écoute...
Dans le silence avec ferveur.
Un choc résonne dans mon cœur :
Mes amours ne viendrez-vous pas ?

Une voix trouble le silence :
Est-ce sa voix ? Non, tout se tait.
C'est la voix de mon espérance
Qui, pieusement, l'appelait.

Mes yeux fouillent le crépuscule :
La route pâle aux arbres noirs ;
La lune, jaune renoncule,
Fleurit le jardin les beaux soirs.

Ah ! Viendra-t-Il ? Instants sans nombre
D'angoisse et de vœux tremblants !
Mais... là-bas... sous les arbres blancs
Cette ombre frêle... Est-ce son ombre ?

Elle vient. N'est-ce pas ? C'est Lui !
Ô chère minute suprême...
Mes yeux se perdent dans la nuit.
Ah ! mes amours que je vous aime !

L'ombre va... ce n'est qu'un passant !
Viendra-t-Il ? J'attends sur la route...
Viendra-t-Il ? J'écoute... j'écoute...
Sangloter mon cœur frémissant.

Respect

Comme un vase sacré, comme un mystère ardent,

J'ai peur de te toucher, ma divine Tendresse...

Et je cache mon front sur ton sein que je presse ;

Et je rougis d'amour, délicieusement.

Du désir d'infini ma poitrine s'opresse.

Et mon silence, seul, ose un rêve grisant.

Donne-moi du courage, encor, éperdument ?

Murmure à mon cœur fou ton attente d'ivresse ?

Dis-moi que mon audace est chère à tes frissons ?

Que tes lèvres ont soif de baisers plus profonds ?

Dis-moi qu'en un espoir ta volupté se noie ?

J'ai peur de te toucher, comme un objet sacré !

Et j'ai besoin de voir ton regard enivré

Rassurer ma tendresse en s'offrant à sa joie !

Poésie

Le soir vient d'incliner son front vers nos mains pâles...
Les paillettes du rêve argentent l'infini...
Et je sens ton baiser immense qui frémit,
Divine Poésie, ma sœur aux yeux d'étoiles !

Le soir s'est étendu comme l'ombre d'un songe
Exténué, sur le jardin chaud comme un cœur ;
On entend soupirer la tendresse des fleurs ;
Et l'âme des clartés en le bleu se prolonge.

Le nocturne léger des arbres apaisés
Pique sur le bassin les notes d'or des feuilles...
Une rose dernière attend que tu la cueilles
Ô mon cœur, pour demain reflurir en baiser !

Abandonne au vent doux tes mains lasses et pâles...
Notre songe s'évade au seuil de l'infini ;
Viens, ma sœur, t'égarer aux jardins de la nuit
Pour plonger nos yeux fous dans les yeux des étoiles

L'Océanide

VI

Jardins de la raison, jardins à la française. Je préfère la forêt vierge et les grands fauves de la haine
Gil Robin

La ceinture d'argent de la Garonne luit sur le ventre de Bordeaux, - grosse silhouette étendue, sous une épaisse chaleur de juillet, comme un Silène à côté de ses muids.

Les longs cigares des usines jettent leurs cendres grises vers l'azur, rayé au lointain de bandes mauves comme du jus de raisin. Les entrepôts affichent les célèbres crus d'alentour. Tout au long des quais, les chantiers étalent leurs carcasses de navires. D'énormes coques sombres, alourdies de clarté, somnolent en attendant que se réveillent leurs hélices pour broyer de nouvelles vagues.

À l'une des fenêtres d'un bel hôtel, situé cours du Chapeau-Rouge, un homme songe, le front collé aux vitres. Derrière lui, au fond de la pièce, affalé sur un divan docile aux courbes de son pyjama, Jean Moutier feuillette un livre en aspirant une cigarette.

Il y avait quinze jours que le jeune armateur, accompagné de son protégé, avait quitté le Goéland pour reprendre sa vie d'affaires et de plaisirs. Après son long voyage, les pavés de Bordeaux lui avaient semblé plus précieux. L'existence coutumière reprise avec un compagnon imprévu se parait des charmes d'une nouveauté. L'inconnu avait des douceurs fraternelles et des façons de grand seigneur. Toutefois, il demeurait un peu vague, un peu mystérieux, sous le masque de sa prudence, et son nom d'emprunt, - très banal, plein d'ironie, trouvé par Jean Moutier : Pierre Legrand.

La philosophie de la souffrance alanguissait ses gestes, atténuait le brillant de son intellectualité qu'on devinait puisée aux meilleures sources. Et le jeune armateur ne pouvait s'empêcher de s'étonner que cet homme, magnifiquement doué et cultivé, ne se fût pas, d'un seul coup de reins, remis au niveau de l'existence qu'il retrouvait.

Immobile, paraissent fasciné par le mouvement du cours, le russe dessinait sur la fenêtre claire les lignes sombres de son corps élégamment vêtu. Le trait blanc du col s'harmonisait avec la pâleur de la joue. Sous un rayon ses cheveux blondissaient, cachant les fils d'argent que la souffrance, plus encore que la quarantaine, avaient fait naître.

Plein de gouaille et d'entrain, Jean le héla, soudain :

- Hé, monsieur le prince,... où allons-nous, ce soir ? Je suis fourmillant de projets. Il fait chaud... Gagnons-nous Lormont à la nage ? Où bien, puisque vous êtes amateur d'autographes, allons-nous nous rafraîchir dans les pénombres de la bibliothèque, pour découvrir parmi ses quinze mille manuscrits l'exemplaire des Essais de Montaigne ?

Pierre Legrand ne se retourna pas. Sa voix grave répondit :

- Allez !... Je vous suivrai.

- Mon ami, reprit Jean d'un ton sérieux, je sens que vous vous ennuyez ; que mes boutades, mes efforts pour vous distraire restent vains. Est-ce que le séjour à Bordeaux ne vous sourit point ? Voulez-vous que nous partions, dès demain 1er août, pour Royan ?

L'Océanide

XVII

Qui donc apprend aux hommes l'enchaînement des causes, et qu'une logique impitoyable se sert des conséquences pour établir le destin ?

Claude Chauvière.

Je reviens des profondeurs où l'homme et la bête se touchent. Le résultat de cette étreinte m'a rappelé, justement mon espèce. J'ai voulu être un homme, désormais, pour la vie que j'ai créée.

J'ai subi la lutte terrible contre la sauvagerie envahissante, l'angoisse de me sentir descendre, degré par degré, l'échelle des êtres... Aucune souffrance ne peut être comparable à la conscience de cet abaissement progressif. C'est là qu'on perçoit vraiment que la vie vous échappe... Elle se rapetisse, se brutalise, flotte comme une immense agonie. Les souvenirs s'éteignent capricieusement. On devient la proie des instincts et de l'ambiance. On perd tout. – en des phases : les unes lentes où l'on s'étudie ; les autres rapides où l'on se laisse glisser... - pour arriver jusqu'à l'effondrement ultime, l'effondrement de la raison.

C'est à la bestialité la plus violente que je dois d'avoir sauvé ma raison. J'ai échappé à deux naufrages : celui du bateau qui m'emportait confiant vers l'accomplissement de ma mission – et celui de mes facultés. Le destin qui fut le mien est singulier. Pourquoi n'ai-je point trouvé la mort dans le drap noir ourlé d'argent de la mer furieuse ? Pourquoi ne suis-je pas devenu tout simplement un sauvage hébété, mû par le seul souci de faire claquer ses mâchoires sur une carcasse de gibier, et de grogner avec satisfaction en regardant le soleil ?

Donc, un incident prodigieux m'a préservé de l'enlèvement contre lequel se débattait ma conscience. Ce heurt brutal m'a donné un but de vivre. Et n'est-ce point parce que je n'avais plus de but, plus d'espoir, que je défailtais lentement ? J'ai rappelé à moi toutes les forces de mon esprit, toutes mes énergies cérébrales. Je suis remonté vers la lucidité comme un prisonnier parvient à la lumière au bout d'une galerie profonde. Ô le triomphe de cette évasion !... J'ai joui d'avoir eu cette vigueur. J'ai éprouvé le bien-être qui peut baigner certains aliénés, guéris, en quittant la maison de santé.

Au fond de mon cœur brûle toujours le regret d'être fixé à jamais sur cette île. Mais il s'est atténué grâce au trésor que j'ai recueilli. Mon décor de misère s'est modifié. J'ai pu contempler avec calme, ou même avec admiration, les ignobles rages de l'Océan mordant la côte, et l'auguste sérénité des plaines badigeonnées de couleurs. Le mineur qui découvre un filon voit s'éclairer les parois de sa mine. Et le joug de l'habitude est puissant sur les épaules humaines.

J'ai reconquis, non seulement la possibilité de continuer ma vie, mais encore le désir de la garder, lucide et raisonnable. Cela, davantage pour mon trésor que pour moi. L'homme a beau être égoïste, les forces extérieures sont souvent pour lui les plus impérieuses.

Désormais je comprends, je me souviens, je classe mes périodes de folie et de résignation.

La légende de Saint Jean

Sous l'immense voûte nocturne, les torches du camp jetaient de vacillantes clartés ainsi que des feux de joie. Les silhouettes des soldats, allant et venant, apparaissaient déformées, en fantastiques ombres chinoises. Ça et là retentissaient des cris, des chants allègres, tandis qu'on achevait de s'installer pour la nuit. Malgré la fatigue du combat une animation triomphante régnait dans l'énorme bivouac protégé par des troncs d'arbres hâtivement abattus, des tas de pierres, des files de lourds chariots dételés. Des monceaux d'armes et de trophées pris à l'ennemi s'entassaient. Les chevaux eux-mêmes encore couverts de poussière et de sang séché, hennissaient joyeusement, semblait-il, en dévorant les bottes d'herbage que leur jetaient les écuyers. Les lances fichées en terre, les épées accrochées aux piquets, les casques des guerriers, scintillaient aux flammes rougeâtres des foyers et des torches. Accroupis au seuil des tentes, les trente mille hommes composant l'armée du roi Pépin d'Aquitaine sentaient leurs poitrines dilatées par l'ivresse de la victoire. Les blessés, même, oubliaient leurs maux. Quelques heures auparavant, lorsque leur chef et monarque les avait rassemblés à l'orée du champ de bataille pour louer leur vaillance et leur ordonner d'asseoir le camp, tous ces hommes avaient clamé, d'une même voix, leur fierté et leur délivrance.

Les cavaliers de la Teste Noyre

CHAPITRE PREMIER

Jeanne de Montmorency soupira et reposa son livre d'heures dont le fermoir tinta sur le bois de la crédence. Sa fille ne l'écoutait pas. Le front collé aux vitres, elle interrogeait l'azur.

- Charlotte, reprit Mme de La Trémoille après un instant de silence, je vous supplie de réfléchir... Il est inadmissible que vous ne compreniez point l'impossibilité de réunir, par un mariage, les maisons de La Trémoille et de Condé. Pour vouloir épouser l'un des chefs les plus ardents de la Réforme, avez-vous donc oublié que vous êtes la fille de Louis III de La Trémoille, duc de Thouars, comte de Taillebourg et de Benon, qui fut, en 1576, l'âme de l'Association catholique en Saintonge et en Poitou ? ... Est-il possible que vous songiez à rejeter les croyances de votre famille pour devenir la femme d'un huguenot ?

Le mot piqua la jeune fille qui se retourna à demi ; son profil se sculpta durement à contre-jour.

- Un huguenot de cette valeur honorerait grandement la maison de la Trémoille, Madame... Oubliez-vous à votre tour qu'il est issu de sang royal, fils de Louis Ier de Bourbon, un de ceux qui rendirent Calais à la France, et petit-fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme ? Mon frère Claude ne partage point, à ce sujet vos préjugés. Permettez-moi de vous répéter ce qu'il vous a déjà dit : le parti des Réformés et celui de la Cour tendent à se rapprocher pour tenir tête à l'ennemi commun, la Ligue. Claude admire beaucoup M. le prince de Condé. Les La Trémoille, attachés à la Cour ont pour beaucoup moins d'aversion pour la Réforme que pour la Ligue. Pour moi puisqu'il m'aime, je serai heureuse et fière d'être sa femme.

- Mais il est hérétique ! Mais il a été excommunié par Sixte V ! gémit la mère, désolée. Les huguenots ne cessent de vante l'ardeur religieuse de leur chef, et on le dit plus terrible que son cousin le roi de Navarre. Lors de la Saint-Barthélémy pour se tirer d'affaire, il promit d'abjurer, - cependant, malgré l'exemple de feu Mme de Clèves sa femme, cette promesse il ne l'a point tenue. Depuis...

Charlotte eut un imperceptible mouvement des épaules qu'elle ne pouvait, malgré son envie lever trop haut. Les préjugés maternels, les traditions religieuses entravant ses désirs, semblaient lui peser plus lourdement encore que les plafonds du vieux château de Taillebourg duquel elle ne pouvait sortir. Entre les longs fuseaux tremblants des peupliers de Saintonge, la Charente sinuait comme une molle couleuvre et caressait le pont sur lequel avait retenti le galop des cavaliers de Saint-Louis... Les hautes murailles du château dressaient leurs masses brunes, bosselées de tours, sculptées de créneaux. Le pont levé, relevé, fermait la forteresse accroupie sur son rocher comme une bête noire. Tout autour des fossés, Charlotte pouvait voir les tranchées creusées par le détachement des catholiques qui, sous les ordres du sieur de Beaumont, guettait l'occasion de s'emparer de Taillebourg.

Les soupirs de Mme de La Trémoille punctuaient le silence. Outre la révolte de ses convictions, elle gardait une sourde rancune aux calvinistes qui, en 1578, avaient brûlé et saccagé son château de Benon, près de La Rochelle. Elle en voulait personnellement au prince de Condé d'avoir su capter l'admiration de son fils, de s'être épris de sa fille, et de faire garder présentement le château de Taillebourg par quelques-uns de ses gens qui tenaient en échec le détachement catholique. Prisonnière en sa propre demeure, cette surveillance blessait

l'amour-propre de Jeanne de Montmorency, habituée à voir régner dans sa contrée l'autorité de sa maison. Lasse de scruter en vain, Charlotte se retourna et s'apprêta à prendre congé de sa mère.

Mme de La Trémoille ne put la laisser partir encore :

- Charlotte, réfléchissez ! Ne vous rendez pas coupable de crime d'abjuration ! ... Oui, je sais que votre frère est fort entiché du prince, et que vous êtes d'accord avec lui, hélas ! ... Vous n'avez pas encore seize ans, et vous pourrez aisément trouver parmi nos fidèles catholiques un époux aussi aimable et plus jeune que le prince de Condé. Ne vous laissez pas détourner par son influence pernicieuse. Je veux bien croire qu'il vous aime, mais son désir de vous épouser n'est-il point guidé par une question d'intérêt ? De toute évidence, Henri de Bourbon-Condé désire une alliance avec notre maison parce qu'il connaît la puissance des La Trémoille en Saintonge et qu'il espère ainsi étendre sa domination dans le sud ouest du royaume. Ses intentions sont, au fond, assez hostiles à notre égard, puisqu'il a placé, dans notre château, un groupe de ses gens...

- Henri de Condé a mis de ses gens à Taillebourg pour éviter que la ville et le château ne devinssent une place-forte catholique ! répliqua-t-elle. C'est de bonne guerre, Madame, et il en avait le droit. N'avez-vous pas pris, vous, celui de faire assiéger notre demeure par des compagnies du sieur de Beaumont ? Pensiez-vous donc me laisser ignorer que c'est vous-même qui avez demandé à M. le Maréchal de Matignon, commandant pour le roi en Guyenne le secours de ces quatre compagnies ?

Mme de La Trémoille rougit. La lutte serait dure qu'il lui faudrait soutenir contre Charlotte, appuyée par son frère.

- Et ce secours, vous ne l'avez pas simplement sollicité pour être protégée ! insista la jeune fille haletante. Vous avez espéré aussi que, tombant au pouvoir des catholiques, Taillebourg deviendrait inaccessible à M. de Condé afin de provoquer la rupture de notre projet de mariage. C'était très habile en vérité, Madame ! Mais je puis vous assurer que vous vous êtes trompée. J'espère qu'il faudra un plus rude choc pour briser l'amour du prince. Et nous sommes absolument décidés, mon frère et moi, à adopter les dogmes de la Réforme !

Elle sortit, toute frémissante et courut se réfugier dans sa chambre.

Loin de sa mère, devant qui elle tenait à paraître forte, Charlotte retrouvait la nervosité et l'incertitude de ses quinze ans. Elle songeait à Henri avec autant plus d'avidité qu'on essayait de les séparer. Que lui importait qu'il fût catholique ou protestant, qu'il comptât dix-huit années de plus qu'elle-même et qu'il fût veuf de la princesse de Clèves ? Le fils de Louis Ier, vrai portrait de son père, était aimable autant que valeureux. Son nom brillait de promesses d'avenir.

Il possédait la séduction de l'amoureuse race des Bourbon et, peut-être, la merveilleuse beauté de sa femme, la passion qu'elle avait su inspirer, ses succès, ajoutaient-ils à l'auréole de son mari ? Charlotte n'ignorait point le triomphe de Marie de Clèves à la cour de Charles IX, l'amour que lui avait voué le duc d'Anjou. Se sachant fort gracieuse et richissime héritière, elle pouvait bien nourrir l'espoir de remporter de semblables succès, d'entrer en pleine légende princière, en marchant sur les traces de la première femme de Condé.

De nouveau, la clarté de la croisée l'attira. Elle se remit à interroger l'horizon, le ciel d'un bleu très pâle mouillé d'or. Par-dessus les hameaux de Grandjean, de Fenioux, Mlle de La Trémoille cherchait la direction de Saint-Jean-d'Angély. Celui qu'elle attendait allait-il venir ? À force de ruses, d'ingéniosité elle était parvenue à lui envoyer un messenger chargé des indications les plus précises sur la position de l'ennemi qui cernait le château et dont elle voyait, autour des murailles, les lignes accrochées aux aspérités du sol. Le sieur de Beaumont n'avait rien négligé pour s'assurer de la prise de Taillebourg. Placé entre le pont et les assises rocheuses de la forteresse, il bloquait toutes les issues du côté de la Charente. Il obligeait Taillebourg à fermer la bouche de son pont-levis. De l'autre côté, l'unique poterne percée dans la grosse muraille d'enceinte, était également bloquée par un fort retranchement de mousquetaires.

Le soir tombant l'étouffait. Elle abandonna la croisée, quitta sa chambre qui devenait trop étroite, et se faufila dans les couloirs. Comme une ombre, elle gagna l'escalier froid d'une tour d'où l'on pouvait mieux voir du côté de Saint-Jean.

En gravissant les degrés en vis, elle entendit quelqu'un qui descendait au-dessus d'elle. Malgré la pénombre verdâtre, elle reconnut la silhouette de Boisgiraud.

- Eh bien ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

- Le voici ! souffla Boisgiraud. Je courais vous prévenir...

Elle retint un cri, passa devant le gentilhomme qui s'effaçait respectueusement, et se précipita dans la pièce haute, à peine éclairée par une fenêtre étroite et longue. Une deuxième silhouette, embusquée près de cette meurtrière, se retourna à son approche.

Sur l'invite du gentilhomme, elle coula un regard au dehors et sa joie éclata sur son visage. Boisgiraud et Duhamet se tenaient à ses côtés, attentifs. L'un d'eux déroulait une longue corde. Au bout de quelques secondes, la jeune châtelaine se recula.

- Oui, oui ! C'est lui ! dit-elle, enivrée. Vous pouvez aller, Messieurs. Soyez bons guides, et que Dieu vous garde !

Les deux gentilshommes s'inclinèrent. Après avoir fixé la corde au rebord de la fenêtre ils se glissèrent tant bien que mal par l'étroite ouverture et se laissèrent couler dans le vide. Un léger clapotis lui parvint : Duhamet et Boisgiraud passaient la douve ; ils disparurent dans les broussailles.

De son poste d'observation la jeune fille pouvait distinguer ce qui échappait aux assiégeants terrés dans leurs retranchements. Des reflets d'acier décelaient des casques et des arquebuses. La masse mouvante se rapprochait. Guy-Paul de Coligny, comte de Laval, répondant à l'appel de Mlle de La Trémoille accourait avec cent cuirasses et quatre cents arquebusiers.

Les minuscules silhouettes de Duhamet et de Boisgiraud apparurent, délaissant l'abri des fourrés pour courir à travers la garenne au devant des huguenots. Ils ressemblaient à de gros rats cherchant leur trou. Charlotte vit ses deux émissaires se noyer dans les remous du détachement. Par la pensée elle suivit leur entretien avec le comte de Laval.

(À suivre.)

Les souvenirs

Nous qui passons, errants, au milieu de la vie,
Isolés dans la foule, ou choyés, adulés,
Nous semons tous un peu notre âme inassouvie
Au vent léger du temps et des jours écoulés.

Chaque chose a, de nous, un souvenir qui veille,
Que l'on croit effacé, mais qui serait encor ;
Et parfois un écho du passé le réveille :
Pauvre rien oublié que l'on avait cru mort !

Ce qu'il garde de nous, c'est le meilleur, peut-être ;
Parce qu'il fût donné sans même y réfléchir,
Parce qu'en lui vibrerait sincèrement notre être,
Et qu'un naïf élan nous faisait tressaillir.

J'ai laissé mon enfance en ma douce mesure
Que je peuplais jadis de mes chants, de mes cris ;
J'ai laissé mon espoir près de la source pure
Où les larmes coulaient sur mes doigts amaigris.

J'ai laissé ma prière au crucifix d'ivoire
Et ma foi sur l'autel de mon temple désert ;
J'ai laissé mon chagrin dolent dans la nuit noire,
Et mon courage au fond du sacrifice offert.

Mon rêve est demeuré sur le bord d'une étoile...
J'ai laissé mon extase au parfum d'une fleur ;
Et mon désir subsiste, énervant et frôleur
Accroché follement dans les plis de ton voile.

J'ai laissé de mon âme aux pitiés, aux rancœurs,
Aux regrets éperdus, aux sanglots, aux sourires ;
J'ai laissé de ma force en mes combats vainqueurs ;
Et ma froide raison en de mortels délires.

Ô mon enfance claire aux grands ciels de satins !..
Ô mes amours d'enfants aux tremblantes ivresses !
J'ai laissé mes baisers sur combien de tendresses ?
Et j'ai cueilli des fleurs en combien de jardins !..

Tout cela, ce fut MOI, ce fut toute ma vie !
Ce fut ce chapelet égrené de mes jours,
Cette chimère usée à jamais poursuivie,
Où j'ai laissé mon cœur en de folles amours.

Mais malgré tout ce que j'ai donné de moi-même,
Tout ce qui, dans mon cœur a pu se consumer,
Si tu me revenais, par un hasard extrême,
Ma foi reflleurirait en un élan suprême,
Et mon cœur renaîtrait au bonheur de t'aimer !

Bilan

Tant d'amour dépensé les mains larges ouvertes,
Tant d'amour offert comme un doux sourire au jour !
Tant de frissons au cœur de fruits, des herbes vertes !
Tant de battements fous, et de dons sans retour !

Mon Dieu, sur les coteaux tant d'écharpes d'ivresses
Qu'on déroulait pour embellir l'heure chérie !
Que de rayons glissés en les moindres caresses,
Que de parfums jetés dans le vent de la vie !

Bonne volonté de redorer les minutes,
Efforts pour expulser les tenaces douleurs ;
Et s'arracher aux dents des regrets et des luttes !
...Désir de rajeunir le visage des fleurs...

Mon Dieu, tant de beauté qu'on mettait sur les choses ;
Tant d'âme dans la chair, d'idée dans un contour !
Pour atteindre au divin par ces métamorphoses
Que d'élans généreux, de baisers et de roses...

Ce soir que reste-t-il, mon Dieu, de tant d'amour ?

Automne...

Dans l'air et dans mon cœur, lente, rôde l'automne,
Par les sentiers roussis craquants de feuilles d'or...
Le rouge Été, déjà, pâlit et s'abandonne,
Et le songe voilé se recueille et s'endort.

C'en est fait du baiser brûlant de la lumière,
Des fleurs vives pointant comme un vivant désir,
Du bleu cruel et chaud baignant dans la rivière,
Des trop tendres parfums qui font un peu frémir...

C'en est fait des verts crus, des sèves chaleureuses,
Des gestes nus, des oiseaux fous, des chants ravis,
De l'herbe chaude houlant dans les prairies heureuses,
Des abeilles berçant les lourds après-midis...

C'en est fait de la joie adorable de vivre
Au soleil, espérant la fraîcheur du soir bleu !
Tout se fane, déjà... Tout s'enfuit peu à peu....
Et ce n'est plus que de regrets que l'on s'enivre.

Prière

L'herbe de tes cheveux a caressé mon front
tout bruissant d'abeilles,
Et leur vol enivré s'est perdu dans les ondes
Mouvantes et douces de tes boucles.
C'est l'abeille-désir qui fit la blessure
De ta bouche, si rouge
Sur ton pâle visage...
Ce sont ses divines piqûres
Qui gonflèrent tes seins,
Ô mon rêve éveillé, mon rêve-dieu !

Tout le miel de la terre s'exalte entre mes doigts !
Et la fraîcheur du soir irise mes paupières...
L'or des abeilles va se fondre en le bleu infini
Car voici l'heure des prières d'amour.

Ô pouvoir te recréer, mon rêve,
Mon rêve fou, mon rêve Dieu !
Pouvoir te modeler une chair de marbre
Une chair de temple
Où brûle un rubis !
Pouvoir mettre en tes bras la forme de l'espace,

Faire tes pieds légers comme la danse du vent ;
Faire tes mains limpides, main d'eau-vive et soie !
Ô mettre dans tes yeux toutes les gloires du monde !
Et faire avec des fleurs le creux de tes genoux...

Sois vivant, sois puissant, sois dieu !
Élargis ton corps blanc dans la nuit du silence...
Né d'un désir humain
Ouvre ton cœur d'espace
Aux prières d'amour tremblantes sous leurs voiles,
Et je sentirai mon front dans le bleu qui s'avance
Bruissant d'abeilles d'or comme un ciel fou d'étoiles !

Bruits

J'entends, j'entends la nuit qui rêve son silence,
Inexprimable orchestre aux mille sons muets,
Étirés dans l'éther jusqu'aux lentes souffrances
Du ciel pâle et bleui comme un regard inquiet.

J'entends des infinis qui se parlent dans l'ombre,
Chuchotant les secrets pesants de l'Inconnu...
Le battement d'un cœur, même, ne sent plus
Dans l'innombrable écho du calme vide et sombre.

J'entends le rythme sourd des couleurs, des parfums,
J'entends le frôlement multiple au cœur des choses ;
Le ver-luisant glacé, le souffle las des roses,
Les racines coulant leurs doigts dans le sol brun.

Le vent s'est endormi sur le sein des forêts ;
Les arbres ont bercé leurs feuilles, une à une,
Avec des mots d'étoile et des soupirs de lune...
Le chant vert des crapauds tourmente l'air épais.

J'écoute, au creux du ciel, trembler une espérance...
Ô tant de bruits, de voix, d'échos dans le néant !
Je sens, - pouls ralenti du temps, marée immense, -
Gronder le sol comme un coquillage géant.

Nu

Chair qui rêve de tous ses replis
mouvants comme une soie...
est-il assez de pétales
pour ces corbeilles ?

Je sens la pauvreté de l'amour
devant l'amour étendu.
Ô pouvoir emplir d'un flot de joie
cette immensité qui attend !

Existe-t-il un cri humain
capable de clamer la détresse
du désir
qui heurte aux parois du ciel

choc de cristal

vaine vibration de l'Absolu !

Je ne vous ai pas vu, ce soir, mon cœur est lourd
D'une indicible nostalgie...
Et de longues fleurs noires
Au parfum de regrets suivent notre sillage.

Je n'ai pas vu, ce soir, votre bouche, vos mains ;
Je ne vous verrai pas demain...

Le ciel a refermé sa paupière flétrie
Sur le dernier regard émouvant du soleil,

Quelque part un baiser se fane au bord des lèvres...
Quelque part un adieu tremble et s'attriste un peu...
Et ce beau soir s'en va, à, pas feutrés et bleus
Comme un voleur de rêve...

Toute ma vie
écoulée vers toi
s'émeut dans la tendresse de ton souvenir.

Un dieu
né dans le cœur d'une rose livide.
Un frisson
perlant sur un coin de chair.

Une étoile
À la pointe du sein céleste.
Et la voix du vent dans des cheveux...

L'avenir peut tuer le passé ;
j'ai recueilli plus que toi-même :
La gloire de toucher à ton infini insoluble.

Ce vin-là sans couleur et sans lie
est doux à force d'être amer
brûlant à force d'être limpide.

Et je bois à la buire de ta bouche
le sang à jamais neuf
du mystère d'amour.

J'ai tendu mes deux mains, jointes comme une coupe,
à tes lèvres cherchant la fontaine d'amour,
et ta soif s'est désaltérée à notre rêve...

J'ai tendu mes deux bras à ton front alourdi,
et tu t'es reposé la joue contre ton sein
dans la molle douceur de l'oubli qui commence...

Tes cheveux ont mêlé leur parfum à ma chair,
et nous avons serré nos doigts à les meurtrir
en sentant entre nous glisser une détresse...

J'ai murmuré ton nom, mon chéri...
Mais le soir
est venu, éteignant les joies, les roses d'or,

Et, seul, est demeuré ton nom chaud sur ma bouche.

Je ne sais plus rien de toi
que l'odeur ardente de tes pensées
comme l'énorme et frêle parfum
de la mer violette
par la fraîcheur des couchants.

Un rayon tremble au ciel douloureux.
Une heure s'exfolie, dont la chair
a des lambeaux de lumière :
instants arrachés au corps de la vie.

Et le gémissement de la mer lointaine
rappelle quelque cœur égaré dans l'espace
quelque rêve sans âme
quelque barque sans port...

Je ne sais plus de toi
qu'un amer et violent parfum
de tendres violettes funèbres.
Et le bord de l'extrême minute
nauffrage la barque de fleurs

Odeur morte de tes pensées.

Saint-Jean sous la botte

Première partie 1940

Jun. – La folie des évacuations tourbillonne sur nos routes. Les véhicules les plus invraisemblables arrivent par toutes les voies. Autos plafonnées de matelas, guimbarde rafistolées avec du fil de fer, cars, motos, fourgons, tandems, poussettes, matériel administratif, usinier, militaire... Même des tanks, échappés d'un front qui n'existe plus. Des carrosseries ont été criblées par les avions allemands qui mitraillent les routes. À travers les portières, on aperçoit des têtes ou des bras bandés... Réfugiés venus du Nord, de Belgique, de Hollande, du Luxembourg, obstruent les rues, s'écrasent au centre d'accueil, débordent les magasins d'alimentation et les hôtels, cernent les bornes-fontaines et les distributeurs d'essence, vont de porte en porte quêter un abri, et finissent par échouer n'importe où, dans des remises, des chais, sous les arbres d'un square, sur les bancs d'une avenue...

Quatrième partie 1943

3 septembre. – Aujourd'hui, j'ai déterré mes cahiers de notes. Sur le tertre de l'herbe avait poussé. Comme je le craignais, l'humidité du sol a traversé la caisse, moisissant et brunissant les feuillettes. Quelques pages dont l'encre est altérée, sont à peine lisibles, et s'effritent sous les doigts comme d'antiques parchemins.

Les heures sont lentes et impatientes en ce beau dimanche dont la lumière irisée évoque déjà l'automne.

On attend... Depuis 1940, la vie se passe à attendre. Aujourd'hui, on attend que le sous-préfet fasse distribuer le sucre. On attend les communiqués de midi, du soir, car les nouvelles de la progression alliée, des villes prises, se succèdent avec une telle rapidité qu'on a peine à les suivre... On attend que les F.F.I. nous ramènent notre drapeau tricolore, car la radio a annoncé la libération d'Angoulême... On attend que les Américains viennent nous protéger contre un possible retour des Allemands car des détachements errent encore sur les routes, vers Surgères, vers Saintes...

Des familles anxieuses attendent des nouvelles de tous ceux qui sont là-bas, dans l'ancre de la pieuvre : nouvelles des prisonniers qui souffrent depuis quatre ans derrière les barbelés, des S.T.O. qui peinent, des déportés qui râlent dans les camps de torture... Nouvelles des angériens qui ont pris le maquis, des soldats qui se battent sur tous les fronts.

[...]

Saint-Jean ne s'est pas douté, que, grâce à ses cheminots, il l'avait échappé belle.

Aussitôt le départ des avions, la Gestapo se présenta à la gare, et M. Leroy eut toutes les peines du monde à empêcher les policiers de pénétrer dans le hall où se trouvait l'essence.

Un peu plus loin se déroula un autre drame. Les Allemands qui sautèrent du train bombardé et se cachèrent près de la maisonnette de la garde-voie, y furent tués par des éclats. Lorsque la pauvre femme vit tous ces morts dans sa cour, elle devint à moitié folle de terreur.

...Un à un, camions et ambulances rentrent à St-Jean. Il est 14 h. 30 quand brancardiers et infirmières débarquent à l'hôpital où on les garde encore un moment. Là, ils apprennent que la gare de St-Jean a reçu aussi quelques bandes de mitrailleuses. Mais le train de munitions et les wagons de carburant qui s'y trouvaient n'ont pas été atteints.

À 18 heures, la moto-sirène qui passe en trombe soulève des protestations. Est-ce que ça va durer longtemps ?

Des heures qu'on n'oublie pas

Je n'avais jamais envisagé qu'il fut possible de souffrir aussi violemment de son pays...

Souffrir comme d'un mal physique, avec un cœur tordu, des jambes fléchissantes.

Durant ces terribles journées, du 10 mai au 17 juin 1940 ; j'ai vécu une fièvre sourde que, seul, le sommeil apaisait. J'ai marché avec des gestes d'automate pour obéir aux nécessités quotidiennes, aux ordres de mon travail militaire, cependant qu'une hantise comprimait mes tempes : « Là-bas... la bataille ! » Toutes mes fibres raidies sentaient, plus encore que mon cerveau, que se jouait notre destin.

Je me souviendrai à jamais de ce que j'éprouvai lorsque les communiqués nous apprirent que l'armée allemande, dévalant en trombe le long de la Meuse, était arrivée à Sedan. SEDAN !... Était-ce un pressentiment ? La triste célébrité de cette ville ? Le nom de Sedan sonna à mes oreilles comme un tocsin.

Cette unimaginable vélocité de l'ennemi, l'effroyable combat de chars que l'on décrivait, me donnaient l'impression d'un monstre de ferraille, hurlant et trépidant, qui fonçait sur nous pour nous broyer. Dans notre bureau, un jeune sergent murmure : « Si ça devait continuer à ce rythme-là, il n'y aurait, bientôt, plus de France... » Je me fâchai, - pour me rassurer moi-même, au soir je quittai la radio d'une maison amie en proie à une panique morale comme je n'en ai jamais connue aux heures les plus douloureuses de mon existence. En rentrant chez moi, mes jambes ne me portaient plus. Devant ma table de travail, j'ai pris ma tête entre mes mains, en murmurant, comme dans un accès de fièvre : « J'ai peur... j'ai peur... »

Oui, peur pour la France. Pour tout cet ensemble de passé, de présent et d'avenir, d'âme et de chair, qui constitue la patrie. Pour toute cette vie collective que je sentais se débattre en ma propre vie et qui se résume en un seul mot : NOUS.

Pour parvenir jusqu'à mon système nerveux par delà des centaines de kilomètres, était-ce donc dans l'air cette panique morale qui, là-bas, présidait déjà la débandade de la Meuse, et commençait à jeter des milliers de réfugiés sur les routes ? L'ennemi la lançait-il donc en avant de lui, sur toute la France, comme une onde mystérieuse ? Dans ma solitude, il m'a fallu, de toutes mes forces, lutter pour me raisonner, rétablir mon calme. Autour de moi, la nuit de Mai était délicieusement douce et confiante. L'assaillant arrivait à peine au seuil du territoire. À ce moment-là, nos pauvres espoirs étaient intacts.

+ + + +

Hâte d'avoir des nouvelles. Soif inextinguible d'apprendre ce qui se passait là-haut, de suivre, heure par heure, notre drame. Dès onze heures, un planton nous apportait subrepticement un journal qui circulait dans le bureau. Sans souci de la possible arrivée du capitaine, on se groupait pour le parcourir avidement. À midi, en descendant du fourgon d'aviation, je courais vers mon déjeuner que j'écourtais pour pouvoir entendre quelques bribes du radio-journal avant de repartir à deux heures. Dans le fourgon qui nous remmenait, des questions circulaient : l'un ou l'autre avait-il appris quelque-chose ? Le soir je résistai au sommeil pour rester écouter, après les communiqués français, les informations anglaises de 10 heures. Londres donnait davantage de détails, et nous apprenions tout de suite ce que Paris ne nous disait que le lendemain. Les journaux, lesquels ne nous apportaient que des nouvelles datant de 24 ou 48 heures, ne suffisaient plus à mon avidité.

On sentait que les choses allaient vite, vite... Une sorte d'énorme engrenage virait autour de moi, au rythme des nombreuses émissions quotidiennes, au trimballement du fourgon qui nous cahotait quatre fois par jour, au vrombissement accéléré des avions d'école au dessus de notre besogne... Engrenage inexprimable de la destinée. Gigantesque baratte mélangeant ici et là-bas, - l'existence individuelle et l'immense vie du pays, - notre halètement d'attente et l'écho des batailles, - nos espoirs passionnés et le sang qui coulait...

... Le sang pur, rouge de jeunesse et d'ardeur des chers nôtres, écrasés par les engins blindés, déchiquetés par les bombes ! Je me rappelle ce communiqué N° 514, du 17 mai au soir : « *L'ennemi a engagé sur cet ensemble (Avesnes et Vervins) La plus grosse partie de ses divisions de chars lourds. La bataille a pris un caractère de véritable mêlée.* »

Enchevêtrement des hommes et des machines. Malgré l'effort de l'imagination, comment « réaliser » cette folie de la mort qui tournoyait dans les moteurs, hurlait dans les explosions ?

J'essayais, naïvement, de m'en faire une idée, lorsque vingt avions de l'école se mettaient à ronfler ensemble sous les fenêtres du bureau où ils faisaient vibrer les parois de bois, assourdissant nos paroles... Dans ce tintamarre, ma pensée allait de la Belgique à la Suisse, cherchant mes amis entraînés de se battre : ceux-ci, les plus chers, qui avaient participé à ma vie, serré mes mains, connu mes sentiments, ceux-là, mes camarades-écrivains, dont les œuvres fraternisaient avec les miennes dans un même idéal de culture et de poésie... Quelles visions fixaient leurs yeux pendant que les miens fouillaient la distance ? Lesquels d'entr'eux, déjà, saignaient ou mouraient, à l'orée d'un bois, au revers d'un fossé ?

J'ai eu mal comme on ne peut avoir mal qu'en ces circonstances exceptionnelles de la destinée d'un pays. Je sentais nos soldats se débattre désespérément au fond de moi-même. Rien de net, de franc, de précis, comme dans l'autre guerre. Un chaos vertigineux. Notre malheur me parvenait à la manière de radiations pénétrant ma peau. Peu à peu, à mesure que s'avançait l'ennemi, qu'il entraît chez nous, en nous, j'ai senti toutes les parcelles de la terre française, labourée par les chars, défoncée par la mitraille, palpiter en mes membres. Notre corps, qui retourne à la terre, n'est-il pas lui-même un morceau du pays ? Notre corps qui est ce sol, ces arbres, ces champs, ces villes, sans signatures, cravachant de railleries ces espérances sacrées : « après la première défaite, l'état d'esprit ainsi créé était tel qu'on a espéré le miracle de la Marne, puis celui de la Loire, de la Garonne, voire celui des Pyrénées et de l'Afrique du Nord... »

L'état d'esprit ainsi créé ? Il y avait aussi autre chose de plus ancien, de plus grand qui se débattait désespérément : l'âme loyale de l'Histoire de France qui ne pouvait envisager la honte !

Pour la seconde fois, je sentis mon cœur battre de travers en apprenant qu'on envisageât de demander l'armistice. Dans le fourgon militaire qui nous emportait à travers l'invraisemblable enchevêtrement des voitures de réfugiés bloquant les routes, les nouvelles se propageaient : « Paul Reynaud a démissionné », - « Discussions du conseil du cabinet... » Dans notre bureau, où le lieutenant s'efforçait de paraître dégagé, des commentaires assourdis circulaient. Tandis que l'officier signait les pièces que je lui présentais, je ne puis m'empêcher de lui dire : « Mon lieutenant, ils sont entraînés de délibérer pour demander l'armistice... » Il ouvrit la bouche, mais ne répondit pas, et tourna les talons. Le soir, le lendemain, en apprenant que le Maréchal Pétain prenait la présidence du Conseil, je voulus espérer encore que ce n'était pas vrai, que le maréchal arrangerait les choses, que nous n'en étions pas encore à cette extrémité atroce, lourde de tant de conséquences futures.

En arrivant au restaurant pour déjeuner, n'ayant pas entendu les informations je ne savais rien encore... mais je remarquai la mine effondrée de deux messieurs, à la table voisine. Ces hommes parlaient à peine, hochaient douloureusement la tête. L'un d'eux avait, dans les yeux, des reflets mouillés.

C'était fait.

Pas de panique ; cette fois, rien de cette peur, animale comme un instinct, qui me secoua au nom de Sedan, - mais un arrachement, le sang qui reflue, les yeux qui se voilent. La sensation de la fin. Fin de tout ce qui avait été et qui ne serait plus : la liberté de la France, sa place dans le monde, et tout ce qui nous appartenait, et tout ce que nous aimions, la pureté de notre drapeau, la fierté de notre soleil !

Les français se sont anxieusement tendus vers leur radio, durant la mortelle période de la demande d'armistice à la cessation du feu, pourront-ils vraiment oublier le navrant « indicatif » de Radio-Paris : cette lamentable Marseillaise accompagnant chaque émission ?

Ré, - ré, - ré, si, - sol, là... Six notes. Les six premières du refrain de vigueur et d'assaut, répétées lugubrement, comme une mécanique remontée, sur un ton mineur, nasillard, écoeurant à vous fendre l'âme si ce n'eût été déjà fait. Tous les jours, à chaque radio-journal, ces six notes scandaient leur début d'hymne devenu funèbre, vous chuintaient aux oreilles leur obsédante dérision : « Aux armes citoyens ! » juste au moment où nous déposions les nôtres...

...Ces armes dont nous eûmes bientôt la surprise d'apprendre qu'elles n'existaient pas !

Oui, ceux qui les ont senti écorcher leur crâne douloureux ces pauvres fausses notes, pourront-ils jamais les oublier ? Auront-ils cette inconscience ? « Aux armes, citoyens ! » Ô pitié ! Ô misère ! Ô la Marseillaise de Rude avec sa bouche ardente, ses sourcils durs, son beau geste en avant, son épée loyale et brave !

« Sans armes, citoyens ! » traduisait Roland Dorgelès dans Gringoire du 17 juin. Titre d'article qui était, évidemment, une trouvaille. « Atroce parodie que je ne pourrai plus chasser, écrivait-il. Sans armes, sans canons, sans chars, sans rien ! »

Journées d'agonies, d'incompréhension, de chaos. Quelque chose se débattait encore au fond de moi. Et comment aurions-nous compris ce qui nous arrivait ? Comment, même, analyser, traduire en mots, notre mêlée intérieure : rage impuissante en face de l'envahisseur qui déferlait en Auvergne, en Bretagne, en Touraine, - effondrement de tant de confiance, de tant d'espoir, de tant de foi, - douleur de tant de sang et de morts inutiles, - conscience du malheur énorme obscurcissant le pays... Et le terrible avenir... et cette rougeur au front... « Le jour de honte est arrivé ! »

La Marseillaise... six notes funèbres cognant dans une boîte vernie, comme des moignons d'ailes qui se débattent !

Sur les routes, la folie roulante des réfugiés continuait. Nos fourgons militaires n'avançaient qu'avec peine dans une trépidation de cauchemar. Là-haut, au camp, nos avions ronflaient toujours. Les officiers grondaient, nerveux. Les alertes se succédaient, hurlantes, répondant à celles de la ville... Dans un automatisme d'hallucination collective, j'allais d'un hululement de sirène à un bourdonnement d'autos, d'un vrombissement d'avion à une émission pitoyable. Je me mouvais dans la stupeur d'apercevoir encore du soleil, des feuillages frais et tranquilles, de douces roses de juin sur la crête d'un petit mur champêtre. Comment la vie pouvait-elle se rythmer encore ? Comment cette masse de gens noircissant les routes et les rues, exécutaient-ils encore des gestes précis dans cette existence désaxée ?

Chaos. Tourbillon. Pensées tournant à vide dans cette espèce d'inconscience qui, aux heures extrêmes, est une grâce d'état. Le feu allait, officiellement, cesser, - mais déjà une flamme s'était éteinte. Les choses ne se précipitaient plus au battement de l'engrenage affolé. Un ressort venait de casser, bloquant brusquement cette roue désormais fixe. Sur mes épaules, sur ma tête, tout avait un poids de fatalité et de malheur. Souffrance étrange, inexprimable. On pense à tous ses amis, on saigne avec tout son pays, mais il serait impossible de se laisser aller à pleurer sur une épaule confidente. On serre les dents, on rentre tout en soi, en étouffant. On se sent innombrablement seul sous le poids de la gigantesque douleur collective.

Du lointain des années j'entendais remonter la voix triste de ma mère qui peu disait, bien peu avant sa mort : « Comme on peut être malheureux ! »

Le 21 juin, nous quitions définitivement les locaux du Bataillon de l'air 129 qui devait achever de se replier dans la nuit. Les bureaux n'étaient plus qu'un désordre inextricable de papiers et d'objets qu'on emballait, de caisses qu'on clouait. Les soldats s'en allaient « toucher des effets » et revenaient chargés de capotes, de godillots, de couvertures, qu'ils entassaient n'importe où. Un adjudant apportait des revolvers dans de beaux étuis jaunes tout neufs. L'adjudant-chef courait partout, achevait les derniers comptes, ébouriffait des paperasses, suait à grosses gouttes, et se réjouissait de la perspective d'aller peut-être en Algérie... Vers cinq heures, à l'appel du clairon, je me penchai à la fenêtre pour apercevoir encore une fois le drapeau, hissé chaque matin, descendu chaque soir au long du grand mât, face au P.C. en construction... Nos couleurs flottaient, si jeunes, si vivantes, dans l'atmosphère d'azur de ce beau soir de juin... et je leur ai dit adieu avec un cœur qui se déchirait.

À ce moment, nous gardions encore le pauvre espoir que les allemands ne descendraient pas aussi bas, jusqu'à nous, - que l'armistice, attendu d'une heure à l'autre les arrêterait en Touraine. Pourtant je sentais obscurément que notre drapeau de France ne serait plus hissé sur le Camp : qu'un autre allait le remplacer... Pensée atroce. J'éprouvais désespérément tout ce que peut renfermer cette phrase, cette vision. Je pensais : « La dernière fois... »

Le clairon. Le salut des officiers. Les armes qu'on présentait. Et le bleu-blanc-rouge, recroquevillé, qui descend, qui s'abaisse lentement, jusqu'à terre.

La dernière fois.

Je n'avais jamais compris, avant cette minute, ce que peut contenir un symbole.

juillet-août 1940.

Bibliographie non exhaustive de Noël Santon

Noël Santon poète :

Fumées (1924)
Odeurs du soir (1935)
Poèmes dansés (1938)
Images de Saintonge

Noël Santon essayiste

La poésie de Rachilde (1928)
Claude Chauvière ou la filleule de Colette (1932)
La légende de Saint-Jean (1941)
Charente-Maritime, zone-est (1946)
Saint-Jean sous la botte (1947)
Les écrivains de Saint-Jean (1954)
Portraits de femmes
Les batailles de Saintonge
La famille d'André Lemoyne : étude sur une généalogie

Noël Santon romancière

La lampe merveilleuse (1925)
Musique du silence (1930)
Simple roman (1915)
La Chienne de mer (paru dans *Le Mercure de France* sous le titre *l'Océanide*)
Appel des profondeurs (paru dans *le Mercure de France* sous le titre *Pas de fond*)
L'Homme qui fabrique de la chair (1929)
Les pilleurs de tombeaux (1931)
La drague aux millions (1929)
L'énigme des îles fantômes (1930)
Légendes saintongeaises
Match avec l'amour

Crédits et remerciements

Direction scientifique :

Emmanuelle Grunvald, directrice du musée de Saint-Jean d'Angély jusqu'en 2013 ; Mireille Brossard-Jules, directrice de la médiathèque de Saint-Jean d'Angély.

Conception graphique et intégration :

Grégory Legeais, Alienor.org, Conseil des musées.

Développement :

Christophe Alloncle, Alienor.org, Conseil des musées.

Remerciements :

Yves Filleul, petit-neveu de Noël Santon.
Delphine Etchéniq, directrice du musée de Saint-Jean d'Angély.
Dominique Gelin, réalisateur.
Emmanuelle Marquis, artiste plasticienne, scénographe de l'exposition.
Brigitte Derbord, médiathèque de Saint-Jean d'Angély.
Monsieur André Brisson.
Archives départementales de Charente-Maritime.
Les équipes du musée et de la médiathèque de Saint-Jean d'Angély.

Mentions spéciales

La sonorisation de la vidéo de la page *La femme libre* a été réalisée grâce aux ressources du site Freesound.org